Ami du Clergé du 2 janvier 1947

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XX. *Dimanche de la Quinquagésime :* Jésus parle de sa passion, 81.

Causeries sur la Messe. — VIII. L'avant-messe, 82.

Courtes instructions sur la morale. — XXVI. La présomption, 84.

Lectures sur Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — 1re PARTIE : *Sa vie et sa mission*. I. Introduction, 85.

Méditations sacerdotales. — I. « *Contemplata* », 87.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

Dimanche de la Quinquagésime

XX

JÉSUS PARLE DE SA PASSION

Mes frères,

Nous sommes aux derniers jours avant la semaine de Pâques. Jésus avait quitté Ephrem, toujours accompagné de ses Apôtres et était descendu dans la vallée du Jourdain. Quelques pas le séparaient encore de Jérusalem, et... de sa Passion. Déjà sur les hauteurs et sur les collines brillaient les feux qui annonçaient la nouvelle lune, invitant à songer au pèlerinage à la Ville Sainte, et réveillant dans tout le pays les sentiments d'une pieuse joie. La Pâque ! Quel mot prestigieux pour Israël ! Tout se prépare pour la fête ; les caravanes de pèlerins s'organisent et se mettent en mouvement. Le printemps a paru depuis longtemps ; le ciel et la terre semblent se disposer à la fête. Ce qui réjouit les hommes rappelle au Sauveur que ses jours d'ici-bas sont comptés et que bientôt il devra remplir sa mission d'expiateur. C'est en ces circonstances que N.-S. parle à ses Apôtres de sa Passion.

I. — *L'annonce*

Ce n'est pas la première fois qu'il le faisait. Après la multiplication des pains et la magnifique confession de S. Pierre il avait rappelé qu'on le mettrait à mort et qu'il ressusciterait le troisième jour (Luc, IX, 22). — Après la Transfiguration, à peine descendu de la montagne il avait répété cette même annonce (Luc, IX, 44). — Dans une autre occasion, parlant de la fin du monde et de son deuxième avènement dans la gloire il avait dit : « Mais auparavant il me faudra beaucoup souffrir et être rejeté par cette génération » (Luc, XVII, 25). — La semaine précédente encore, on l'avait prévenu qu'Hérode avait décidé sa mort. Et il avait répondu : Dites à ce renard que je continuerai mon ministère... Je marcherai dans ce pays trois jours encore et j'irai à Jérusalem, où je dois mourir (cf. Luc, XII, 30).

Ainsi chaque fois qu'un peu de gloire tombait sur sa tête sacrée, il semblait vouloir en diminuer le reflet par le rappel des humiliations auxquelles il s'était condamné. Il avait tellement peur que ses Apôtres ne limitent sa puissance à un triomphe purement humain ! Il avait beau leur dire que son royaume n'était pas de ce monde, ils comprenaient à peine. C'est pourquoi il insiste, et détaille les circonstances douloureuses des derniers jours.

Essayons de revivre la scène ; glissons-nous dans les rangs des Apôtres. Voyez : Jésus marche devant, à quelque distance des siens (Marc, x, 32). C'était en effet la coutume des disciples de laisser le Maître qu'ils suivaient marcher en tête, afin de ne pas l'incommoder par les nuages de poussière de la marche. Cette fois c'était aussi la timidité qui ralentissait leurs pas. Ils avaient peur. De quoi ? ils ne le savaient peut-être pas au juste ; mais ils sentaient l'hostilité grandir ; ils entendaient des propos inquiétants. Jérusalem leur faisait l'effet d'un tombeau; ils appréhendaient d'y arriver. Jésus marche devant eux, comme un chef qui veut entraîner ses soldats. Mais l'attitude de ses disciples n'échappait pas au divin Maître. Il s'arrête, les rallie autour de lui et au lieu de les rassurer, en leur disant que leurs craintes sont vaines, il entre dans le vif du sujet et précise, en leur rappelant que les prophètes ont parlé avant lui. Ils doivent le savoir, car même s'ils ne connaissent pas les prophètes aussi bien que les Docteurs, ils ne peuvent pas les ignorer ; tout juif était instruit des Ecritures.

II. — *Caractères de cette annonce*

Pourquoi Jésus leur parle-t-il ainsi ? — Comment le fait-il ? — Quel fut l'effet de cette prédiction sur les disciples ?

1° *Pourquoi leur parle-t-il ?* D'abord pour les préparer au coup qui doit, en le frappant, les frapper aussi. Sans doute les événements, la haine des Sanhédrites chaque jour grandissante, leurs menaces, leurs complots tout cela était de nature à les impressionner ; mais si souvent ils l'avaient vu échapper à ses ennemis « parce que son heure n'était pas encore venue » ! Cette fois c'était l'heure. On y arrivait ; on allait à Jérusalem pour cela. Il n'y a plus que huit jours. Prévenus, ils auraient dû en moins souffrir, et surtout garder intacte leur foi.

Cette prédiction qu'il leur fait ne leur dit-elle pas, à elle seule, qu'il domine tout : êtres et choses ? Qu'ils gardent donc l'assurance que ce n'est point là la ruine de ses plans, un dénouement imprévu, mais l'exécution d'un dessein éternel et divin. Il manifeste d'autant plus sa divinité que, sachant tout ce qui lui devait arriver, et pouvant l'empêcher, il dirige tout en maître.

Comme nous avons besoin de nous instruire encore à cette voix bénie. Ses souffrances et ses humiliations nous étonnent, nous scandalisent presque. Ah! comme nous aurions mieux aimé un Christ triomphant, s'imposant à ses ennemis ! Mais non ; tout doit s'accomplir ainsi, et la sagesse du monde une fois encore sera prise en défaut.

2° *Comment il leur parle ?* En secret et non devant la foule. Il y a en effet dans la vie beaucoup de choses que l'on dit dans le silence d'un cœur ami, susceptible de comprendre, que l'on ne jette pas à la foule insensible et inintelligente. A quoi bon parler ? La souffrance a sa pudeur, elle aussi ; elle ne se laisse trahir que pour instruire les intimes. C'était un témoignage que Jésus donnait à ses Apôtres, comme c'est souvent un témoignage de confiance que Jésus nous donne quand il nous associe à sa Passion, en nous en faisant éprouver quelque chose. Et bien que les Apôtres, ce jour-là, l'Evangéliste le fait

remarquer, ne l'aient pas compris, plus tard ils se sont souvenus et l'en ont remercié. Qu'il nous éclaire aussi aux heures douloureuses où nous lui ressemblons davantage, pour que comme les Apôtres nous demeurions à ses côtés, sans protestation ni murmure.

3° *Quel fut pourtant l'effet de la prédiction sur l'esprit des Apôtres ?* D'abord ils *furent étonnés*. Avouons qu'il y avait de quoi, car tout dans l'attitude de N.-S. semblait étrange. Il parle de sa mort comme d'un événement ordinaire, alors qu'elle reste pour nous tous la grande catastrophe. Il désigne expressément Jérusalem comme la ville où elle doit l'atteindre ; et au lieu de fuir, comme nous n'aurions pas manqué de le faire, il s'en rapproche sans hésitation et sans retard. Encore une fois nous avons besoin de nous instruire à son école. Non pas que N.-S. fut resté insensible à la destinée qui l'attendait. Sa nature humaine tressaillera à l'approche des jours terribles, et une sueur de sang marquera le sol de la grotte où Jésus méditera sur ses souffrances prochaines, mais, soumis en tout à la volonté de son Père, il nous dira par là que le secret de ne pas redouter et de rendre méritoires les souffrances d'ici-bas est de garder les yeux fixés sur la volonté divine qu'il nous faut toujours adorer et reconnaître aveuglément, dans ce que nous appelons la bonne ou la mauvaise fortune.

Puis ils *furent effrayés*. Aussi longtemps que le malheur est loin, il émeut, mais ne trouble pas. S'il se rapproche, c'est autre chose. Son ombre même jette une autre ombre en nos cœurs ; celle-ci se proportionne aux rigueurs redoutées. Que dire alors de la tristesse des Apôtres ? Leur Maître ! Le voir ainsi traité ! Lui disparu, que vont-ils devenir ?

De sorte qu'ils souffrent pour lui, pour eux. La tristesse les envahit. Gardons-nous nous-mêmes de cette sympathie religieuse à l'égard de Celui qui a souffert pour nous ? Sa Passion, quel effet produit-elle sur nos cœurs ? Surprise, étonnement ou indifférence ?

Enfin *ils ne comprirent pas*. La prédiction semblait pourtant bien claire, appuyée comme elle l'était sur les prophéties. Jésus leur reprochera cette incrédulité, et l'ange, au matin de Pâques s'en fera un argument auprès des Saintes Femmes : « Rappelez-vous donc ce qu'il vous a dit ! » (Luc, XXIV, 7). Ne les chargeons pas trop. Ils aimaient profondément leur Maître ; et s'il est dur de penser que ceux à qui l'on est attaché sont destinés à de telles souffrances et une telle mort ! En outre ils avaient eu tant de preuves de sa divinité, qu'ils ont peine à croire qu'une mort à ce point ignominieuse doive être son partage. Qu'a-t-il fait pour la mériter ? Enfin ils n'ont point encore pénétré le mystère de la Croix. Combien nous leur ressemblons ! Il y a aussi pour nous des vérités que nous ne voulons pas comprendre, des choses que nous ne voulons pas voir. Nous fermons les yeux quand on nous montre le Calvaire, nous faisons la sourde oreille quand on nous parle de la Croix, et que nous pressentons qu'il nous faudra la porter. Nous ne nous accoutumons pas à la doctrine austère de la pénitence, de la mortification, du sacrifice. Nous nous dérobons, nous nous cabrons.

* *

Les Apôtres, en ce temps, n'avaient pas encore reçu les grâces de la Loi nouvelle. Après la Pentecôte, quand ils eurent compris, quelle générosité, quel élan ! Ils ont marché jusqu'à l'immolation. Nous qui avons les mêmes énergies dans les mêmes sacrements, et à qui le ciel demande infiniment moins, sachons les imiter ; autrement nous n'aurions pas d'excuse. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

VIII

L'AVANT-MESSE

Mes frères,

Après les prières au bas de l'autel — que vous avez trouvées dans votre missel, en tête de l'Ordinaire de la messe, — et qui forment, vous disais-je, l'ultime préparation et la mise en train indispensable pour être en forme au moment de l'offrande du sacrifice, vous vous reportez au Propre de la messe pour lire l'Introït de la messe du jour.

I. — *L'Entrée*

C'est ici que commence l'avant-messe. Alors, comme au début de toutes prières, le prêtre fait le signe de la croix sur lui-même. Imitez-le.

L'*Introït*, comme son nom l'indique, est le *chant d'entrée*. Expliquons-nous.

Autrefois, au Ve siècle, où la messe était toujours solennelle et beaucoup plus populaire, l'entrée du clergé qui, à Rome, venait d'une autre basilique, s'effectuait au chant d'un psaume. Entre chaque verset chanté par un chœur, une antienne était répétée, chantée par tous en manière de refrain. Quand le cortège arrivait à l'autel, on terminait par le *Gloria Patri* et la reprise de l'antienne. L'Introït *est donc un chant processionnel*. Si l'on compare la messe à un drame lyrique, on peut dire qu'il en est l'*ouverture* où se fait entendre le « leit-motiv ». C'est donc en son texte que se trouve l'idée dominante du jour liturgique, le sentiment principal dans lequel la messe est célébrée — à tel point qu'autrefois on désignait les dimanches par le premier mot de l'Introït et encore maintenant on dit le dimanche de *Lætare*, le dimanche de *Quasimodo* et la messe de *Requiem*. Le plus souvent, il annonce la fête du jour où le mystère commémoré et souligne une des leçons qu'il faut en retenir, ou bien il nous suggère une adoration, une supplication, une résolution dont nous pourrons faire aussitôt une de nos intentions de prières pendant le saint sacrifice.

Aimons à méditer ce prélude solennel par lequel l'Eglise, l'Epouse du Christ, veut nous faire « entrer » d'emblée jusqu'au cœur du mystère du jour. Goûtons ces Introïts de nos messes qui n'ont rien de la sécheresse d'une définition de catéchisme, mais qui, au contraire, se développent en une phrase artistement construite, délicatement nuancée, et qui, tout en faisant adhérer l'intelligence au fond du mystère, s'insinuent dans nos cœurs, y provoquent les sentiments appropriés. Voilà des sujets d'oraison, des thèmes de méditations tout trouvés. Encore une fois, c'est l'Introït, vrai commencement de l'acte liturgique qui nous inculquera l'esprit de la fête qui se célèbre.

L'Introït est suivi d'une litanie, c'est-à-dire d'une supplication que le prêtre alterne à la messe basse avec le servant ou la foule. C'est le *Kyrie* que l'on trouve aussi au début et à la fin des litanies des Saints. Et actuellement encore, vous savez que le Samedi Saint et la Vigile de la Pentecôte, on chante

les litanies des Saints à ce moment-là. Les mots *Kyrie eleison* ne sont pas des mots latins, mais des mots grecs qui nous rappellent le temps où le grec était aussi bien que le latin la langue de l'Eglise romaine. Ils sont restés là, pareils à ces anciennes masses de maçonnerie, brique romane, que l'on voit parfois s'encadrer dans les constructions modernes de quelques vieilles cités. Ils sont tout ce qui nous reste d'une longue litanie de supplications que l'on faisait avant les lectures du commencement de la messe.

En effet, originellement, c'était *un chant de procession*. Au VIe siècle, une coutume s'était établie à Rome. A certains dimanches et jours de fête, au lieu que les fidèles se rendissent individuellement à la « station », c'est-à-dire à l'église où le Pontife devait célébrer la messe solennelle et qui variait d'un jour à l'autre, on leur donnait rendez-vous dans un sanctuaire voisin. Quand tous étaient réunis, on récitait une oraison ; puis le clergé urbain et la foule du peuple se dirigeaient processionnellement vers la station. Pendant le trajet, ils chantaient la litanie et la terminaient à l'arrivée dans l'église stationnale par les derniers *Kyrie eleison*. En revanche, lorsqu'il n'y avait pas de procession, et celle-ci fut peu à peu réservée à des circonstances plus solennelles, le pape S. Grégoire jugea inutile de faire chanter dans l'église la litanie tout entière : dans ce cas, après l'Introït, on se bornait à répéter un plus ou moins grand nombre de fois les invocations *Kyrie* ou *Christe eleison*. Au IXe siècle, se fixa notre pratique actuelle, les invocations furent réduites à neuf, chaque groupe ternaire étant considéré comme un hommage aux trois personnes divines. Jadis chantés sur une mélopée très simple, les *Kyrie* donnèrent lieu à des vocalises sur la dernière syllabe qui traduisent musicalement le caractère de supplication des invocations d'autrefois.

Manifestement, le *Kyrie* est un chant ou plus exactement un cri de la foule tout entière alternant avec le prêtre à la messe non chantée. Répondez à haute voix, de tout cœur, pas d'excuse, pas difficile ! Aimons à redire à notre tour « Seigneur, ayez pitié de nous ». Cette formule ne nous vient-elle pas en droite ligne de l'Evangile ? « Fils de David, aie pitié de nous ». Ce cri de détresse, d'appel au secours, de supplication, articulé par des malheureux qui sollicitèrent la pitié du Seigneur, devait naturellement passer dans la liturgie des chrétiens. N'avons-nous pas besoin, nous aussi, de faire appel à la miséricorde divine ; n'avons-nous pas besoin d'être sauvé ? Et ce salut, précisément, ne nous vient-il pas du sacrifice du Christ qui va être mis à notre disposition par la messe ?

II. — *Gloria in excelsis*...

Toutes les litanies se concluent par une ou plusieurs oraisons. La litanie de l'avant-messe, dont encore une fois il ne nous reste que les réponses : *Kyrie eleison*, ne faisaient pas exception à cette règle. Normalement, l'oraison dite « Collecte » faisait suite au dernier *Kyrie*. Cependant, tous les dimanches, sauf pendant l'Avent et le Carême, le célébrant entonne à ce moment le *Gloria in excelsis*, tandis que l'assistance continue en chœurs alternés ou récite avec le prêtre. Quel est le motif de cette interruption ? On serait bien embarrassé d'en apporter une raison plausible.

Le *Gloria* ne se rattache ni à ce qui précède, ni à ce qui suit. Il apparut d'assez bonne heure dans la messe romaine. Nous sommes certainement en présence d'un des plus anciens cantiques en usage dans l'Eglise. Aussi mérite-t-il que nous l'estimions déjà pour sa très haute antiquité. Avant de passer dans la messe, il figurait dans les prières du matin à titre de chant de louange ou doxologie. On lui donne le nom de grande Doxologie, la petite Doxologie était le *Gloria Patri et Filio* qui termine les psaumes. Il apparut d'assez bonne heure dans la messe romaine où primitivement, vous vous rappelez, une certaine part était laissée à l'improvisation. Les fidèles aimaient à y introduire ces invocations, ces acclamations. Avant le VIe siècle, on ne le chante que pour la messe de Noël (en raison de la phrase par laquelle il débute et qui l'a fait appeler l'hymne angélique). Vers le XIIe siècle, son usage est généralisé à toutes les messes qui ont un caractère joyeux.

Aimons-le aussi pour les belles prières qu'il contient. Ce cantique s'ouvre sur les paroles qui retentirent au-dessus du berceau de l'Enfant-Dieu dans la nuit de sa naissance. Le mystère de l'Incarnation allait changer du tout au tout les relations de l'humanité avec Dieu. En la personne de Jésus, l'homme pouvait rendre à Dieu un hommage adéquat à sa sainteté, et Dieu ne verrait plus sur notre planète une race rebelle : l'homme pécheur disparaissait derrière l'amour du plus obéissant des fils. Aussi, les anges chantent-ils : « Gloire à Dieu ». Or, la réconciliation annoncée à Noël s'est scellée sur la croix par le sacrifice que commémore et prolonge chacune de nos messes. L'Eucharistie réalise la déclaration solennelle des anges, elle est le sacrifice qui rend à Dieu *la plus grande gloire* qu'il puisse recevoir des hommes ; elle est le sacrement par lequel Dieu nous accorde ses grâces les plus généreuses. La sainte communion rétablit la paix dans nos âmes déréglées par le péché ; elle vient au secours des pauvres humains qui « veulent le bien » sans pouvoir toujours l'accomplir. Le chant du *Gloria* met donc en relief l'objet de l'Eucharistie, qui est à la fois un don que Dieu nous fait et une offrande que nous présentons à Dieu.

Puis *vient un hymne de glorification au Père*, chant d'amour désintéressé, expression de notre bonheur d'enfants de Dieu qui se réjouissent de la grandeur de leur Père dont ils énumèrent complaisamment les titres : Maître, Roi du Ciel, Tout-Puissant! Au cours de la messe, nous aurons maintes occasions de remercier Dieu de ses bienfaits à notre égard. Ici nous le remercions non de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il est : *Propter magnam gloriam tuam*. Il nous est bon de savoir que son amour paternel jouit aussi d'un pouvoir illimité. Il mettra donc sa puissance au service de sa bonté. Nous avons un Père, un Père tout-puissant. Que ne fera-t-il pour le bien de ses enfants.

Que n'a-t-il fait déjà ? Pour nous, il n'a pas épargné son propre Fils. Et notre hymne de louer maintenant Jésus-Christ par qui la paix est descendue sur la terre. La vie et l'œuvre de notre Sauveur nous sont rappelées en un raccourci saisissant. En premier lieu, sa préexistence éternelle, il est le Fils unique. Puis le Fils du Père et l'Agneau de Dieu venu parmi nous afin de nous racheter. Le cantique insiste sur sa fonction rédemptrice, en citant à deux reprises le mot de l'Evangile dont la traduction comporte deux sens par lesquels deux mots différents nous sont nécessaires : « *qui tollis peccata mundi* ». Oui, il *enlève* les péchés du monde, mais pour les

ôter il faut qu'il les *soulève* et nous entrevoyons la lourde croix qui le terrassera avant qu'il y soit élevé comme sur un trône.

En ces quelques acclamations, encore une fois, c'est toute la mission de Jésus qui est résumée, dans un moment bien opportun puisque dans un instant nous allons précisément recevoir personnellement pendant notre messe les bienfaits de cette mission. Sur l'autel, le Fils de Dieu se rend sacramentellement présent pour mettre chaque fois à la disposition des hommes ses frères le sacrifice qui nous délivre du péché. Enfin le cantique se termine par une évocation du St-Esprit car le *Gloria*, comme la plupart des doxologies, a pour objet la Trinité entière.

Comme vous le voyez par cette rapide analyse, le *Gloria* est par excellence une prière du peuple, une acclamation commune qui demande à être chantée ou tout au moins récitée par tous d'une seule voix et d'un seul cœur.

* *

Retenons, en manière de conclusion, la leçon que nous donne l'Eglise par le *Gloria* de la messe. Il nous est bon d'être avertis que si nous nous sommes rassemblés autour de l'autel, c'est sans doute pour demander pardon et solliciter de nouveaux secours. Mais c'est aussi et premièrement pour louer Dieu, pour glorifier l'auteur de tout don et avant tout du don éminent qu'il nous a fait de son Fils. *La messe est d'abord un exercice d'adoration.* La leçon n'est pas inutile, la prière d'adoration nous est si peu familière. Dans la pratique courante de notre religion, nous avons plutôt tendance à ordonner Dieu à nous et oublions que c'est nous qui devons nous subordonner à lui, le seul Seigneur.

Le beau et joyeux *Gloria* de notre messe doit développer aussi en nous l'esprit d'action de grâces, de remerciement. L'Eglise aurait pu placer cet hymne de la gratitude après la Communion. En la mettant au début, elle nous invite à remercier avant même de recevoir ce qui, dit l'*Imitation*, nous dispose à mieux recevoir. Faut-il que l'égoïsme ait poussé en nous des racines profondes pour que ce petit mot « merci » ne nous soit pas naturel. Dans nos prières personnelles, commençons tous par remercier Dieu, cet esprit de gratitude nous apportera d'ailleurs un puissant réconfort dans la vie courante. Il nous apprendra à trouver toujours le bon côté des choses et les beaux côtés des gens. Pensant plus souvent à ce que nous recevons de Dieu, nous serons moins mécontents de notre sort. Pensant à tout ce que les hommes, nos frères, nous donnent et nous font de bien, nous serons plus justes et plus dévoués envers eux. Finalement, l'habitude de remercier nous établira dans la paix du cœur, la paix promise aux hommes de bonne volonté. *Amen.*

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXVI

LA PRÉSOMPTION

Mes frères,

On pèche contre l'espérance par défaut et par excès. Par défaut, c'est le désespoir, on n'a pas assez d'espérance, on n'en a pas. Par excès, on en a trop, c'est la présomption, dont nous allons parler. En quoi consiste-t-elle ? Quelles sont ses causes, quelle est sa malice ? quel est son contre-poison ?

I. — *En quoi consiste-t-elle*

La présomption consiste à attendre la béatitude du ciel, sans employer les moyens qui y conduisent. Jamais nous n'attendons trop de Dieu, mais, lorsque nous comptons sur son secours, en refusant de prendre les moyens fixés par lui pour nous concilier son indulgence et son appui, prière et sacrements, voilà la présomption. Nous devons faire effort, mais la confiance très grande qu'on peut avoir dans le succès que nous pouvons obtenir ne doit pas exclure une certaine crainte, vu notre faiblesse et l'incertitude où nous sommes de coopérer comme il faut à la grâce divine. Le présomptueux bannit cette crainte et s'expose aux occasions du péché en se disant qu'il saura bien résister, et, quand il a succombé, il diffère de se convertir, sous le fallacieux prétexte que Dieu est trop bon pour le condamner.

II. — *Causes*

La présomption peut être causée par des motifs divers qui en modifient les modalités et la malice.

a) Il est une présomption fondée sur *l'hérésie* ou erreur grave dans la foi. Selon les uns (les pélagiens), nous pouvons par nos propres forces obtenir la grâce et la gloire ; — selon les autres (luthériens), nous obtenons le pardon par les seuls mérites de J.-C., sans aucune coopération de notre part à l'œuvre de notre salut : « Pèche fortement, pourvu que tu croies plus fortement encore », dit Luther.

b) Il en est une autre issue de *l'orgueil*, de *la vanité*, de la gloriole. On admet bien qu'il y a danger pour les autres, non pas pour soi-même ; on s'expose au danger de pécher, sous le prétexte qu'on sera assez fort pour ne pas tomber ; on saura se tirer d'affaire. On peut côtoyer à l'aise le précipice du péché, sans faire de faux pas, sans glisser dans l'abîme où sont tombés tant d'autres.

Pierre, à la Cène, se vantait de son courage et, à la voix d'une servante, renia le Maître. Goliath raillait les Israélites et bientôt fut tué. Voici un jeune homme, un homme qui a été élevé chrétiennement, se prétend et se croit chrétien, mais vit dans la familiarité des opinions les plus contraires à la foi pour faire preuve de largeur d'esprit. Lectures de livres, d'articles, fréquentations, lui font éprouver des tentations contre la foi, qui se perd par des infiltrations très lentes. Il compte trop sur ses forces : « Celui qui aime le danger y périra. » En voici encore un jeune homme, une jeune fille qui s'exposent à toutes les occasions, livres, gravures, revues mondaines, romans audacieux, spectacles, conversations, fréquentation de lieux dangereux, de personnes d'allure louche, sans se défier d'eux-mêmes et de leur faiblesse. Bientôt la pureté chavire, on perd sa volonté et sa dignité.

c) A cette présomption joignons celle qui naît de *la témérité*.

Il en est qui ne reculent devant aucune faute, parce qu'ils se croient sûrs du pardon. Un peu plus, un peu moins de péchés, qu'importe ! La miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie ? La Samaritaine, la femme coupable, Madeleine ont été par-

données. Plus tard on verra ; pour le moment, jouissons.

d) Enfin il est une présomption qui n'a même pas le sens *de ridicule*, celle qui compte sur telle dévotion, un scapulaire, une médaille, une formule récitée chaque jour pour se dispenser d'observer les commandements de Dieu. Comme si la pratique de la loi divine n'était pas le premier moyen, le plus indispensable pour procurer notre salut.

Non moins présomptueuse est l'assurance de ceux qui, n'ayant ni tué ni volé, se déclarent prêts à affronter sans crainte le jugement de Dieu.

II. — *Malice*

En général, la présomption bouleverse l'ordre de la Providence. Les promesses établies par Dieu sont *conditionnelles*. Si les conditions imposées sont accomplies par les humains, alors, et alors seulement, les promesses divines deviennent absolues. Or, le présomptueux considère ces promesses comme absolues et croit qu'elles seront réalisées, même s'il ne remplit pas ces conditions à lui imposées. La présomption est donc un péché.

En particulier, la gravité du péché varie selon le genre de présomption. La présomption fondée sur l'hérésie en acquiert la malice et est un très grave péché.

Les autres présomptions sont plus ou moins graves, d'après le degré de consentement libre, d'après l'influence exercée sur les fautes qui la suivent, et selon la gravité, prévue et consentie, de ces fautes elles-mêmes.

III. — *Contre-poison*

Pour ne pas être empoisonné par la présomption, sous quelque forme qu'elle se présente, il faut :

a) Considérer tout d'abord l'espérance à la lumière du bon sens chrétien. La confiance en Dieu et la crainte doivent toujours se faire équilibre. C'est un défaut quand la crainte supprime l'espérance, mais c'est un péché non moins grand de supprimer complètement la crainte quand on se persuade que notre salut est chose faite, ou que Dieu ne nous refusera jamais son secours ni son pardon. Il est insensé de croire seulement à la bonté de Dieu et non à sa justice. « N'abusons pas de la bonté de Dieu, dit S. Bernard, pour ne pas tomber sous les coups de sa justice. » « Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous » (Luc, XIII, 3).

b) Il ne faut jamais *tenter Dieu*, c.-à-d. il ne faut jamais s'exposer *sans motif* à un danger avec la pensée que Dieu nous aidera. Le démon voulut porter le Christ à tenter Dieu en lui suggérant de se précipiter de la terrasse du Temple. Dans la primitive Eglise, celui qui se jetait présomptueusement au-devant du supplice n'était pas honoré comme martyr, quoi qu'il donnât sa vie pour la foi. « La tentation de Dieu est un grand outrage à Dieu », dit S. Liguori.

c) Il faut se défier de soi-même. « Quand même il me faudrait mourir avec vous, disait Pierre à Jésus, je ne vous renierai point. » On sait ce qu'il advint de son serment. Il faut lutter contre l'orgueil, ce virus qui cause tant de ravages et de morts.

d) Enfin il faut *recourir à la prière*, puisque sans Dieu « nous ne pouvons rien faire » (Jean, XV, 5). Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Première partie : Sa vie et sa mission

I

INTRODUCTION

Lorsque la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait par obéissance, à la fin de sa vie, l'Histoire de son âme, Dieu lui faisait pressentir en partie le bien qui en découlerait et déjà ce bien lui apparaissait immense. Ce n'était rien moins à ses yeux que « l'œuvre du Bon Dieu, une œuvre bien importante », confiait-elle un jour à sa « petite Mère », la Révérende Mère Agnès de Jésus.

Et de fait, à peine fut-elle morte, que le modeste écrit s'ouvrit comme une source de bénédictions pour inonder le monde de lumière et d'amour.

A cette source inépuisable, des âmes innombrables sont venues, depuis cinquante ans, demander les grâces les plus diverses et jamais leurs espoirs n'ont été déçus.

Pour permettre au monde entier d'en bénéficier, on a traduit cet admirable livre dans toutes les langues, cependant qu'une foule d'auteurs s'employaient à diffuser par leurs écrits personnels ce qu'ils savaient de la chère petite sainte. Il en est résulté une multitude de livres qui, comme autant de ruisseaux dérivés de la même source, sont allés révéler aux âmes avides d'en savoir toujours plus, quelques nouveaux aspects de sa vie et de sa doctrine. A la vérité, ces eaux ne furent pas toujours également limpides, mais toutes attestent le même désir de répandre à travers le monde la connaissance et l'amour de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

On peut se demander dès lors à quel besoin peut bien répondre la nouvelle étude que nous commençons ici.

Disons de suite qu'elle est motivée par le cinquantenaire de la mort de l'angélique sainte ; — qu'elle est écrite spécialement pour les lecteurs de l'*Ami du Clergé* et que, sans prétendre à faire mieux que d'autres, elle se propose pourtant d'offrir aux prêtres et par eux, aux fidèles, une vue d'ensemble capable par sa synthèse même de faire mieux connaître, aimer, imiter et prier celle que Pie X n'hésita pas à appeler « la plus grande sainte des temps modernes » et qui reste la plus accessible et la plus imitable de toutes.

Presque tous les ouvrages qui lui ont été consacrés traitent, les uns de sa vie, les autres de sa doctrine. Rares, croyons-nous, sont ceux qui, unissant l'une à l'autre, ont pris à tâche de les éclairer l'une par l'autre. Plus rares encore ceux qui ont pensé à projeter aussi bien sur sa doctrine que sur sa vie les splendides clartés de sa grande mission d'amour.

Et pourtant, tout se tient dans cette admirable existence et rien n'en peut se comprendre que comme une partie du tout. La vie explique la doctrine, la doctrine la mission et la mission la survie glorieuse avec tout ce qu'elle comporte d'incomparable grandeur et d'exceptionnelle bienfaisance.

Grouper tous ces éléments, en donner une synthèse qui permette de les embrasser comme d'un seul regard et, dans ce but, les exposer brièvement, en fonction les uns des autres, sera, croyons-nous, rendre service à plus d'un pieux dévôt de la chère

sainte et apporter à son culte une contribution utile encore que modeste.

* *

Car sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas assez connue. Entendons-nous pourtant. Connue, elle l'est certes de nom et même à un point incroyable.

Y a-t-il en effet quelque endroit au monde où l'on n'ait pas parlé d'elle, où on ne l'ait pas invoquée, où son image n'ait pénétré avec son sourire et ses roses ? Mieux encore : où elle n'ait été accueillie avec transport, fêtée dans l'allégresse et aimée pour sa grâce et pour ses bienfaits ?

Cependant il n'est pas rare que les pélerins venus à Lisieux, demandent avec une candeur quelque peu déconcertante : « Sainte Thérèse ? Qui est-ce ? »

Sans doute ce sont des exceptions. La plupart n'ignorent pas qu'elle fut religieuse et même carmélite. Mais qu'a-t-elle fait exactement ? Comment est-elle devenue en si peu de temps une grande sainte ? Pourquoi Dieu l'a-t-il glorifiée par tant de miracles ? Pourquoi l'Eglise l'a-t-elle, en si peu d'années, comblée de tant d'honneurs ? Est-il vrai qu'elle ait une grande mission à remplir et cette mission, en quoi consiste-t-elle ? Y a-t-il pour tout le monde un profit à en retirer et peut-être des grâces beaucoup plus importantes que la guérison d'une maladie ou d'un secours matériel dans une situation difficile ? Autant de questions que la foule ne se pose même pas. Et ainsi elle passe auprès d'une source incomparable sans en profiter ; ou bien elle n'emporte que de simples miettes d'un des plus beaux festins que Dieu ait jamais préparé en ce monde pour le rassasiement de ses élus.

Certes, il ne faut rien exagérer. Nombreux assurément sont ceux qui ont lu *l'Histoire d'une âme* et qui l'ont méditée. Nombreux même ceux qui en ont compris les merveilleux enseignements et qui se sont appliqués à les mettre en pratique. Il en est déjà résulté sans doute une légion de « petites victimes » de l'Amour miséricordieux, et le nombre est plus grand encore des âmes de bonne volonté qui, sans monter aussi haut, se sont cependant portées à de consolantes hauteurs de perfection, grâce à la « Petite Voie ».

Il reste néanmoins beaucoup de gens à éclairer sur les richesses spirituelles que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus met à leur disposition, richesses dont ils ne soupçonnent même pas l'existence et qui suffiraient, s'ils se décidaient à en profiter, à faire d'eux ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au monde, à savoir des saints, sinon consommés, du moins en marche vers la sainteté.

* *

Mieux faire connaître sainte Thérèse sera donc le premier but de cette étude.

Le second, c'est de la mieux faire aimer. Aimer, non seulement pour la grâce de ses traits ou pour le charme humain de ses écrits, mais pour la beauté de son âme incomparablement plus ravissante encore. Aimer comme on aime « une miniature exquisement fine de sainteté parfaite » (Pie XI), lorsqu'on l'a découverte, ou comme on aime une créature idéale, plus angélique qu'humaine, que l'on sent très proche de soi, grâce à une bonté toujours prête à nous secourir.

Car, digne de notre amour à cause de ses charmes, la petite Thérèse ne l'est pas moins pour sa bienfaisance vraiment extraordinaire, qui lui faisait désirer, une fois morte, de passer son ciel à faire du bien sur la terre jusqu'à la fin du monde et pas seulement quelque bien particulier, mais tout le bien possible et sous toutes les formes imaginables.

Rien de meilleur non plus, ni de plus sanctifiant qu'une telle attitude. « Là est le sens de la sainteté », déclarait solennellement le Pape Benoît XV à l'occasion de la promulgation du Décret sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et il exprimait le souhait, — souhait très ardent — de voir « les fidèles de toutes nations, âge, sexe ou condition, entrer généreusement dans cette voie par laquelle sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu. »

C'est donc l'un des buts de ces pages, de porter cet incomparable secret de sainteté à la connaissance d'un plus grand nombre d'âmes et de les entraîner ainsi jusqu'à ces cimes les plus élevées de l'amour divin, où, disait notre sainte, aucune âme, si petite et si imparfaite qu'elle soit, ne désespérerait pas d'atteindre, si elle consentait à s'abandonner sans réserve à la miséricorde infinie du Bon Dieu.

* *

De leur lecture nous espérons un autre avantage. Ce sera de faire mieux connaître la merveilleuse puissance de la céleste « semeuse de roses », puissance vraiment exceptionnelle que Dieu a manifestée par des miracles sans nombre et dont l'Eglise a confirmé l'importance par tant de missions extraordinaires qu'elle lui a officiellement confiées, notamment en la nommant *Patronne principale des Missions* du monde entier et, plus récemment, *Patronne secondaire de la France*.

Une connaissance plus parfaite du crédit dont elle jouit auprès de Dieu incitera nos lecteurs, nous n'en doutons pas, à recourir plus fréquemment à elle et à la prier avec une plus grande assurance d'être exaucés. En augmentant leur confiance, elle accroîtra sa générosité. Car il en est des saints du ciel comme il en était de Notre-Seigneur au temps de sa vie mortelle. *C'est notre confiance qui mesure leurs bienfaits*, principe que le vénérable Cestac, parlant de la Sainte Vierge, énonçait en cette phrase lapidaire : « A petite confiance (répond) petite bonté ; à grande confiance, grande bonté ; à confiance sans borne, bonté sans mesure. »

Lors donc que l'on connaîtra mieux sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et son pouvoir thaumaturgique, sa puissance inépuisable et sa souriante bonté, on la priera avec une confiance accrue.

Ce n'est pas tout. Appréciant mieux à sa juste valeur l'excellence de sa *petite voie*, plus encore que des faveurs temporelles, si excellentes soient-elles, on aimera à lui demander, — et avec quelle ferveur ne le fera-t-on pas ? — la grâce de suivre son exemple, et, en marchant sur ses traces, d'arriver à la possession du plus grand et du plus désirable de tous les biens qui est le pur amour de Dieu « sans mesure et sans borne ».

* *

Pour réaliser tout ce dessein, il nous a paru utile, ainsi que nous l'avons dit, de ne pas séparer en sainte Thérèse la doctrine de la vie, mais au contraire de les mettre en relief l'une par l'autre, et puisqu'elle a commencé, elle aussi, par agir avant de parler, de

dire ce qu'elle a fait avant d'expliquer ce qu'elle a dit.

Mais parce que sa vie réelle ne se limite pas aux courtes années qu'elle a passées ici-bas, il a paru nécessaire d'y joindre quelques aspects de sa survie glorieuse sans laquelle il serait impossible de nous faire une juste idée aussi bien de la valeur de sa *petite voie* que de l'importance de sa *mission*.

Digne de notre amour, sainte Thérèse l'est surtout parce qu'elle est *toute amour*. Lorsqu'elle disait : « *Ma vocation, c'est l'Amour... Dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'Amour...* » elle ne faisait pas qu'exprimer sa pensée personnelle et le plus cher de ses désirs, elle énonçait, dans une formule merveilleuse de concision, la plus vraie des réalités.

Mais parce que l'amour appelle l'amour, Thérèse qui a tant aimé Dieu et les âmes, méritait d'en être aimée à son tour. Et vraiment il en a été ainsi. « *Je le sens*, avait-elle confié un jour sur la fin de sa vie, *tout le monde m'aimera.* » Sa confiance ne l'a pas trompée. N'est-elle pas devenue « l'enfant chérie du monde » ?

* *

C'est Dieu qui l'a voulu. Il a voulu lui gagner des cœurs innombrables pour lui donner d'innombrables disciples. Car il l'a faite entraîneuse d'âmes au chemin de la perfection. Il lui a confié la mission d'en conduire un grand nombre au ciel « par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle », en leur apprenant « les petits moyens qui lui ont si bien réussi » à elle-même. Pour cela, il lui faut les convaincre. Pour les convaincre, il n'est rien de tel que de s'en faire aimer. Le chemin le plus sûr pour atteindre l'esprit n'est-il pas de passer par le cœur ? Nous sommes si portés naturellement à croire ceux que nous aimons et de qui nous nous savons aimés. C'est manifestement pour cette raison que Dieu a fait la petite sainte conquérante des cœurs à un point vraiment extraordinaire.

Ah ! c'est qu'elle est si importante la mission dont il l'a chargée ! Il ne s'agit de rien moins que de conquérir une multitude d'âmes à son divin Amour, en leur révélant sa miséricordieuse bonté paternelle et en leur montrant dans l'enfance spirituelle le merveilleux secret d'atteindre, par les procédés les plus simples, à la plus haute perfection. Secret admirable que Jésus-Christ lui-même a tout le premier révélé à la terre mais que les hommes avaient trop oublié.

Moyen de sanctification vraiment incomparable, parce qu'il est à la portée de toutes les âmes de bonne volonté, si faibles et si ignorantes qu'elles soient. Il n'en est pas une qui, le connaissant, ne puisse, si elle le veut, le mettre en pratique. Car, dans cette *petite voie*, il n'y a rien d'extraordinaire : « Tout ce que je fais, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il faut que toutes les petites âmes puissent le faire ». Ainsi personne ne pourra prétexter : « je ne peux pas... C'est trop compliqué ou trop fort pour moi », parce que dans ce chemin vraiment merveilleux c'est de la faiblesse que se tire la force, c'est l'impuissance qui enfante la confiance et attire le secours divin.

D'ailleurs, pour le suivre, pas n'est besoin de sortir, si peu que ce soit, de son train de vie ordinaire. Au contraire, l'utilisation de l'humble devoir d'état quotidien est à la base de cette méthode de sanctification. Il n'est que d'y mettre de l'amour, le plus d'amour possible, de tout faire, de tout souffrir, de tout accepter par amour.

Il s'agit seulement de se faire enfant avec le Bon Dieu, de se comporter envers lui comme le font ici-bas les *tout petits* à l'égard de leur père. Quoi de plus facile ! Et quoi de plus agréable ! « C'est si doux d'appeler le Bon Dieu notre Père », disait, les larmes aux yeux, la petite sœur Thérèse, tout en cousant dans sa cellule.

C'est pourquoi nous étudierons successivement : — sa vie terrestre ; — sa vie glorieuse ; — sa mission doctrinale ; — et enfin sa mission apostolique.

Puissent enfin ces pages aider à réaliser le vœu qu'exprimait Benoît XV, lorsqu'à la fin de son discours du 14 août 1922, il disait : « Nous souhaitons que le secret de la sainteté de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne reste caché pour aucun de nos Fils... Car plus sera connue la nouvelle Héroïne de vertu, plus aussi sera grand le nombre de ses imitateurs qui donneront gloire à Dieu en pratiquant les vertus de l'enfance spirituelle. »

TROIS MEDITATIONS SACERDOTALES [1]

La contemplation des vérités divines, principe de toute activité sacerdotale.
« *Contemplata aliis tradere* »
S. Thomas d'Aquin
(IIa-IIae, q. 188, c.).

I. — CONTEMPLATA

Le ministère paroissial comporte, à l'heure actuelle, une multiplicité d'œuvres, toutes utiles, la plupart nécessaires, qui accaparent l'activité du prêtre. Il ne faut pas cependant que cette vie active soit pour le prêtre une occasion de déchéance au point de vue spirituel. La contemplation des vérités divines, aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui, demeure la vraie préparation à l'apostolat. Que le prêtre y demeure fidèle et la vie active, loin de présenter un danger de régression, lui deviendra un moyen efficace d'ascension vers la perfection.

* *

I. — Le principe même de toute perfection sacerdotale et de tout ministère fructueux, c'est la contemplation des vérités divines. Quelle mission les apôtres ont-ils reçue de Jésus-Christ, sinon la mission d'enseigner ? (Matt., XXVIII, 19). Jésus lui-même était la lumière qui vient en ce monde pour éclairer tout homme (Jn., I, 9). Ses apôtres, eux aussi, doivent être la lumière du monde (Matt., V, 14). C'est la vérité qui doit les sanctifier et les aider à sanctifier les autres : « *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés... Sanctifiez-les dans la vérité ; votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité* » (Jn., XVII, 9, 17-19).

Notre préparation immédiate à ce rôle de prédicateur de la vérité consiste donc à nous imprégner de cette vérité, à la pénétrer, à l'approfondir afin de la mieux connaître pour la mieux transmettre aux autres. La science que nous devons communiquer est la science des choses divines, la théologie dont l'objet ne peut être que Dieu et tout ce qui se rapporte

[1] Ces méditations s'inspirent de la doctrine exposée par S. Thomas dans la *Somm. Théol.* IIa-IIae, q. 179-188, la question *De caritate* et l'opuscule *De perfectione vitæ spiritualis*. Les textes les plus suggestifs ont été recueillis et ordonnés par le R. P. Mennessier, O. P. dans le premier volume de la collection *Les Maîtres de la spiritualité chrétienne :* SAINT THOMAS D'AQUIN, Paris, 1942, Aubier. Les traductions de textes latins ont été ici empruntés principalement à cet auteur.